

La permaculture dans le Limousin

Terre à terre, émission du 28 avril 2007

Page Officielle :

http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/terre_a_terre/fiche.php?diffusion_id=51147

Page Archives :

<http://terreaterre.wv7.be/la-permaculture-dans-le-limousin.html>

Transcription :

Ruth Stegassy : « Terre à terre », le magazine de l'environnement. Ce matin, balade en permaculture.

Il y a quelques années un livre était sorti qui s'intitulait « Le beau jardin du paresseux ». Somme toute, on pourrait reprendre ce titre pour notre émission de la semaine dernière, celle qui nous voyait épandre sur le sol une épaisse couche de rameaux vifs, puis attendre que la vie se fasse. Nous poursuivons dans cette même veine cette semaine en allant faire un tour dans le Limousin, entre Angoulême et Limoges. Ici, les coupes à blancs subsistent gaillardement. Partout on voit des troncs couchés à terre, des bosquets rasés, des arbres taillés d'aussi près que des poteaux télégraphiques. Partout jusqu'à ce qu'on arrive chez Steve et Yvonne Page. Deux Anglais qui sont venus s'installer en France voici une quinzaine d'années pour s'essayer à la permaculture. Leur maison est dissimulée par une masse bruisante de feuillages. Dès l'arrivée on repense à ces phrases lues dans des manuels de permaculture. Par exemple : « La permaculture, c'est prendre soin de ce qui nous reste et réparer ce que nous avons détruit. » de Léa Harrison. Ou alors : « La permaculture, c'est arranger sa vie de telle sorte qu'elle soit heureuse et abondante. On peut satisfaire à ses propres besoins sans rendre la vie d'autrui moins agréable. Les habitats humains peuvent devenir très productifs avec beaucoup moins de travail qu'il n'en faut pour les rendre destructeurs comme le font les systèmes actuels. »

Ruth Stegassy : Steve Page, vous faites un petit peu l'inverse de ce qu'on voit d'habitude quand quelqu'un vient s'installer dans une maison, en général elle est noyée sous la végétation et on coupe et on taille, et on désherbe, et on aplanit, et on fait un beau champs devant la maison. Les photos que vous m'avez montrées indiquent que quand vous êtes arrivés il y a une quinzaine d'années, il y avait devant votre maison limousine un beau champ bien plat. Et là, aujourd'hui c'est totalement envahi de végétation. C'est ça que vous vouliez ?

Steve Page : Oui ! Oui ! C'est exactement ce qu'on voulait. Ce que vous voyez face à nous ici, c'est notre tentative de créer une forêt comestible. On a observé la forêt. On observe comment la forêt est constituée et on peut, si on veut, la diviser en

niveaux. Voilà, il y a la canopée, la sous-canopée, le niveau des branches, des herbes, la couverture herbeuse, et il y a des plantes grimpantes, et bien sûr les plantes qui vivent sous la Terre. Donc on a sept niveaux fondamentaux. Ce que nous avons tenté de faire ici, c'est de recréer ces niveaux en utilisant des plantes qui sont utiles pour nous, directement.

Ruth Stegassy : Tout ici est comestible ?

Steve Page : Pas obligatoirement comestible mais utile d'une manière ou d'une autre. Utile pour faire brûler le bois, utile pour le mulch, pour la nourriture, pour l'agrément. Des choses de ce genre là.

Ruth Stegassy : Yvonne...

Yvonne Page : Non, c'est de recréer une forêt mais avec l'intention. Donc on regarde la structure d'une forêt. On copie. Mais on place ce que nous choisissons, comme des plantes comestibles, des plantes médicinales, pour brûler, pour se chauffer.

Ruth Stegassy : C'est-à-dire qu'en fait la forêt est une inspiration. Vous ne faites pas de la recréation de forêt mais vous vous inspirez de la forêt. C'est ça ?

Steve Page : Oui, c'est le premier principe de la permaculture. La nature est le modèle.

Ruth Stegassy : Alors, voilà ! Vous avez prononcé le mot « permaculture ». J'aimerais que vous nous expliquiez ce qu'est la permaculture. Oui, je sais, ça a l'air très compliqué mais on a un petit moment devant nous, donc on va y arriver. Peut-être. La première chose qui est très frappante, c'est que la permaculture reste quelque chose de totalement méconnu en France, alors qu'on a le sentiment qu'à l'étranger, pratiquement sur tous les continents et en particulier dans tout ce qui est monde anglo-saxon, c'est quelque chose de très répandu.

Steve Page : Ça reste toutefois très marginal dans les pays anglophones, mais c'est vraiment quelque chose d'établi. En fait il y a suffisamment d'anglophones à travers le monde pour soutenir des gens à la marge. Alors qu'en France, il n'y a pas suffisamment de personnes pour que les livres soient traduits. Vous savez, la permaculture repose beaucoup sur l'information. Savoir, avec la quantité d'informations que l'on a pour prendre des décisions. Et donc il faut lire beaucoup. C'est très utile. La permaculture, ce n'est pas ce qu'on voit ici. La permaculture, c'est la structure invisible qui sous-tend ce que vous voyez ici.

Ruth Stegassy : En fait Steve Page, vous dites que la permaculture, c'est une idée.

Steve Page : Exactement ! Avant tout, c'est une idée. C'est quelque chose de très petit qu'on peut emporter avec soit dans sa poche.

Ruth Stegassy : Et donc qu'on peut décliner de toutes les manières possibles ?

Steve Page : Oui, absolument ! On peut appliquer ces idées à la maison dans laquelle on vit, au jardin, à la façon dont on vit sa vie, en fait. Et avant tout à la façon dont on utilise l'énergie. Toute la permaculture repose sur des hypothèses fondamentales. L'une d'entre elles est que nous vivons dans un monde qui est entièrement créé aujourd'hui par l'énergie fossile. Et ça ne va pas durer très longtemps. Je ne pense pas. On fait face non seulement à une crise globale de l'énergie, mais à une crise globale de ressources parce qu'on détruit les choses. Avec notre agriculture, avec la façon dont on vit, avec les transports, mais vous savez tout cela. Donc vraiment, c'est une tentative de faire marche arrière et d'en obtenir plus que ce qu'on y met. En permaculture on parle beaucoup de « input » et de « output ». Les entrées et les sorties.

Ruth Stegassy : Et qu'est ce qu'on met dedans avant d'en tirer quelque chose ? Qu'est-ce que c'est que le input à ce moment-là ? Puisque quand vous parlez de cette crise mondiale, c'est vrai qu'aujourd'hui, je pense que la prise de conscience est assez générale mais il y a une crainte parce que sans doute, il y a encore très fortement l'idée, l'impression que le monde moderne a été un monde de progrès, un monde qui a permis de tirer davantage des ressources de la Terre. Et vous vous semblez dire l'inverse.

Steve Page : Ce n'est pas véritablement pour notre avantage ou à notre avantage, ce qu'on a fait. Les gens commencent à en prendre conscience. Mais c'est très difficile de passer à l'action. Des programmes efficaces pour réduire l'énergie d'une façon excitante, amusante parce que les gens sont tellement attachés à l'aspect matériel. Pour la plupart des gens, le sens de leur vie, c'est d'accumuler des richesses matérielles. On pourrait en discuter et dire que les gens ne sont guère plus que ça alors qu'on peut se développer d'une manière beaucoup plus intéressante avec la nature parce que c'est tellement intéressant et profond.

Ruth Stegassy : Et voilà, j'allais dire que tout de même vous aussi vous faites une forme d'accumulation mais ce que vous accumulez, c'est du vivant.

Steve Page : Oui, l'idée de la permaculture c'est que tout se meut par le soleil et qu'il n'y a pas besoin de sources externes d'énergie pour que les choses continuent de tourner. Bien sûr on a besoin d'énergie pour mettre en place ces systèmes mais l'idée est qu'ils vont être autosuffisants. Et je peux vous donner quelques exemples. On parle de conception en permaculture, de design parce qu'il s'agit de mettre des éléments ensemble là où on va en tirer du profit. Où ils vont en profiter les uns des autres. Par exemple, regardez ce kiwi.

Ruth Stegassy : Cet immense arbre qui couvre entièrement le mur de la maison ?

Steve Page : Oui, c'est un grim pant. Il a besoin d'un soutien. Le kiwi a besoin de beaucoup d'eau pour pouvoir donner des fruits et ça c'est juste un arbre femelle. On a en moyenne 40 à 50 kilogrammes de kiwis chaque année. On ne fait rien pour ça. Ça se produit tout seul. Et la raison pour cela est qu'il y a un soutien, un support qui est le mur de la maison. Le mur de la maison est inutile pour quoique ce soit d'autre. En fait, soit dit en passant, tous les murs sud de tous les bâtiments devraient être couverts d'arbres fruitiers. Et spécialement dans les villes. Tant que le kiwi a besoin d'eau, et en ne mettant pas de gouttières sur le toit ici (le toit fait environ 20 m², ça

fait 20.000 litres d'eau chaque année directement dans les racines du kiwi. Donc, voilà, on a réglé le problème de l'eau. La maison règle le soutien, le support. Ça donne de l'ombre. Et autre chose, c'est facile à récolter parce qu'on peut utiliser des échelles. Et voilà, l'espace ici est une chambre froide pour conserver les fruits.

Ruth Stegassy : La pièce que vous désignez est derrière ce paravent, en fait constitué de branchements, donc elle reste toujours à l'ombre.

Steve Page : Oui, en été c'est à l'ombre. Et en hiver, c'est en plein soleil.

Ruth Stegassy : Oui, parce que le soleil passe à travers les branches qui sont nues.

Steve Page : Oui. On ne voit pas pourquoi ça fonctionne mais ça fonctionne parce qu'il y a l'eau, un soutien. Les kiwis sont au bon endroit. Tout cela fonctionne ensemble. Et ça n'utilise quasiment aucun espace pour produire cette quantité de nourriture. L'utilisation de l'espace vertical est très importante. Cela nous permet d'avoir beaucoup de choses dans un espace réduit.

Ruth Stegassy : Et d'ailleurs vous parliez des sept étages.

Steve Page : Oui, par exemple, ici, la canopée c'est le noyer. Yvonne a planté une noix il y a quatorze ans. La sous-canopée, ça peut être ça qui est un mûrier. Ou cet arbre là aussi, qui est un amélanchier qui produit des baies comestibles très tôt dans l'année, en juin. Voilà un autre amélanchier. C'est un amélanchier qui donne des baies très goûteuses et qui en produit le plus. Et là vous avez des arbres à feuilles persistantes pendant la sous-canopée. Parce qu'ils peuvent vivre à l'ombre et ils ont de la lumière en hiver comme le bambou. Le bambou est une plante très très utile. On descend à l'étage inférieur où on a les arbustes. Les arbustes forment le squelette de la forêt. Voici ici un groseillier à maquereaux. Il y a d'autres baies. Ah, ça, c'est un casseille. C'est un mélange entre groseillier à maquereaux et un cassis.

Ruth Stegassy : Casseille ?

Steve Page : Casseille, oui. C'est très beau parce que ça grandit très haut. Ça grandit beaucoup plus haut que les herbes et donc on peut les voir. On descend un peu plus et on a la couche herbacée. Au début on plantait tout ici. Mais maintenant on laisse la main à la nature. Et on lui permet d'évoluer.

Ruth Stegassy : Oui mais la nature ne va pas nécessairement aller vers ce que vous appelez la forêt comestible. C'est-à-dire qu'elle ne va pas nécessairement chercher ce qui est utile pour vous.

Steve Page : Non, c'est vrai mais en fait si vous laissez à la nature un certain nombre d'éléments, elle se coulera dans quelque chose qui est utile. Par exemple, cette année, dans ce jardin nous n'avons fait aucun travail. Il n'y a quasiment aucun travail ici. Le seul travail qui a été fait, c'est de laisser le chemin ouvert et de récolter. Et nous sommes entourés. Regardez, il y a un pommier, un poirier, et ça ici ça va être un pécan, un arbre à noix de Pécan. Je pense qu'on sera capable de produire des pécanes, ici. Et ça, finalement, ce sera le plus grand des arbres, ici. Voyez, le jardin progresse. Il évolue. Il commence avec de petites choses. Des légumes. Mais

là, maintenant on le laisse aller. Et la plupart des choses sur le sol, bien que sauvages, sont comestibles. Comme les orties.

Ruth Stegassy : En fait ça signifie quand même que vous pouvez planter ici des arbres qui ne sont pas du tout indigènes. Parce que la noix de Pécan, par exemple...

Steve Page : Exactement. En fait, ici nous faisons des essais. Voir quelles plantes peuvent vivre ici. Parce qu'on ne sait pas pour l'instant si on va produire des noix de Pécan ou pas. Parce que là il n'a que 5 ou 6 ans. Mais j'ai le sentiment que ça va le faire. Le kiwi a été introduit récemment en France. Le premier a été planté au jardin des plantes dans les années 40. Et c'est intéressant parce que depuis 1947, le kiwi du jardin des plantes a produit des kiwis chaque année. Donc, bien que cet arbre vienne de Chine, ça fonctionne très bien ici. Ça marche bien. Ça marche même mieux parce que tous les prédateurs ne sont pas encore arrivés.

Yvonne Page : Le plus important, c'est la terre. Le sol ! L'agriculture moderne est en train de détruire la terre.

Ruth Stegassy : La fertilité du sol.

Yvonne Page : Oui, sa fertilité. Tous les jours on voit sur les routes, beaucoup de boue. Alors la boue, c'est la terre. Et même si vous regardez à côté, c'est ce genre d'agriculture qui laisse très vulnérable.

Ruth Stegassy : En fait ce que vous nous montrez, c'est un champ qui a été retourné, préparé pour les semences.

Yvonne Page : Oui. Il n'y a que 4 conditions qui construisent l'humus. C'est une forêt qui n'a pas été coupée. Les prairies jamais coupées. Le fond des lacs. Et un jardin mulché.

Ruth Stegassy : Mulché, c'est-à-dire sur lequel on a mis une couverture qui...

Yvonne Page : Oui, on ne touche jamais le sol. On n'a jamais tourné le sol. Donc, pour semer on met d'abord une couche de mulch et on plante dedans. Et comme ça les organismes ne sont pas retournés dans des conditions qu'ils n'aiment pas. Donc ça marche beaucoup plus vite, en fait que si on avait retourné le sol.

Ruth Stegassy : Et donc, la façon de faire de l'humus, c'est d'en faire le moins possible justement.

Yvonne Page : Oui, exactement. C'est de la permaculture.

Ruth Stegassy : Alors ça, c'est sans doute l'idée qui trouble le plus les agriculteurs.

Steve Page : L'histoire de l'agriculture est une guerre contre la nature. Mais pour l'instant, nous nous essayons de coopérer avec elle. Regardez de l'autre côté, là. Ce n'est pas très juste d'en parler comme ça mais chaque fois que la terre est retournée on perd du sol. On perd de la terre. Donc en fait, nous ici on a mis cette grande levée de terre pour retenir la terre. Parce que vous voyez, le vent d'est vient par de là. Et

donc, ce sol qui est empoisonné, nous n'en voulons pas. Et nous ne voulons pas qu'il vienne sur le notre.

Ruth Stegassy : Il est empoisonné parce qu'il y a des pesticides et tout ça ?

Steve Page : Oui. Et autre chose sur le fait qu'on retourne toujours le sol à la même profondeur, on a une couche comme une semelle très très dure que les plantes ne peuvent pas traverser. Donc vous voyez beaucoup de plantes, ici autour, comme des pissenlits qui sont là grâce à leurs racines pivotantes très puissantes qui peuvent briser les mottes. Vous les voyez toujours apparaître sur les chemins, qui sont de la terre compactée. Et après avoir longtemps observé la nature, il semble que la nature naît des plantes en situation là où elles vont améliorer les choses. La nature essaie toujours d'améliorer les conditions.

Ruth Stegassy : On avance là vers la régénération ? C'est ça ? Vers le champ de régénération. Et effectivement vous nous montrer partout des arbres qui vont donner des fruits. Mais vous dites aussi que ce jardin est destiné non seulement à donner des fruits mais à capter, attirer, capturer le soleil ?

Steve Page : Oui, on a adopté les principes de la forêt mais en fait une forêt est trop sombre pour faire croître des arbres fruitiers. C'est là où la conception de la permaculture entre en jeu. On ne prend pas simplement le modèle de la nature, de la forêt. Ici, on a créé un jardin qui capture le soleil. Il est face au sud. Donc, tous les grands arbres sont au fond. Et quand on descend vers le sud, les arbres sont de plus en plus petits, il y a plus d'arbustes et d'espace ouverts pour pouvoir cultiver des légumes. Donc on a cet anneau de brise vent au nord, au nord-ouest et au nord-est. Et vers l'est et l'ouest on a mis des brise-vent qui empêchent la température de trop descendre dans le jardin. Il y a un point très très chaud ici. C'est là où on a planté le figuier. Le figuier a besoin effectivement de chaleur. Ce qui est marginal ici en fonction de notre altitude qui est de 300 mètres.

Ruth Stegassy : On est au pied du massif central, ici.

Steve Page : Oui.

Ruth Stegassy : En vous écoutant, Steve Page, je me dis que tout ce que vous décrivez là, représentent des heures et des heures, voire des années d'observation.

Steve Page : c'est vrai. La permaculture est basée sur l'observation de la nature. L'un des problèmes est qu'il n'y en a plus tellement.

Ruth Stegassy : Il n'y a plus de nature ?

Steve Page : Bien sûr, il y a toujours de la nature. En fait c'est qu'il n'y a plus rien de la vie sauvage en Europe. L'endroit le plus près où il y ait un peu de vie sauvage véritablement, c'est à l'est de la Pologne. La forêt de Bialowieza. Forêt qui n'a jamais été taillée.

Yvonne Page : L'observation est à la base de la permaculture. Prendre le temps de regarder. Maintenant, prendre le temps n'est pas populaire, me semble-t-il. Il faut

qu'on soit vu comme quelqu'un de très dynamique, qui fait tout le temps quelque chose, qui travaille. Il faut travailler. C'est-à-dire que maintenant travailler, autour de nous, veut dire couper les arbres. Et pas laisser les arbres. Mais l'essentiel de la permaculture est de laisser la nature faire le travail. Et donc, souvent on est vu comme paresseux.

Ruth Stegassy : Mais est-ce que tout de même il n'y a pas des plantes qui arrivent par ici et que vous ne vouliez pas. Qui peuvent être envahissantes, qui peuvent empêcher d'autres plantes de... non ?... ah vraiment, ça n'a pas l'air d'être votre problème. [Rires]

Steve Page : Non, ce type de problèmes arrive quand vous essayez de faire de la monoculture. Toute l'idée de plantes invasives provient de l'état d'esprit de conserver les champs propres, nets. Ce n'est pas très utile. Parce que toute cette façon de faire de la propreté prend du temps. Nous vivons dans un paysage de monoculture. Et nous vivons dans une monoculture mentale.

Ruth Stegassy : Alors si on vient sur le nom « permaculture », je crois que c'est Bill Mollison qui disait qu'au départ la permaculture était de l'agriculture permanente mais que plus il y pense et plus c'est de la culture permanente.

Steve Page : Oui, je suis plutôt d'accord avec ça parce qu'on ne peut pas isoler l'agriculture de la vie que l'on vit dans la maison que vous habitez, et la façon dont les gens s'organisent et organisent leur vie. Donc la permaculture, c'est le pays des communautés, la façon dont les gens vivent. Appliquer les idées de la permaculture à toutes ces choses-là. Dans les climats tempérés sous lesquels nous vivons, 50% de la permaculture concerne les maisons. Les maisons que nous construisons sont mal orientées. Il n'y a pas une pensée qui a été mise en avant pour capturer le soleil et utiliser très peu d'énergie.

Ruth Stegassy : Alors, ça c'est ce qu'on appelle l'architecture écologique, par contre.

Steve Page : Oui.

Ruth Stegassy : pour vous ça fait partie intégrante de la permaculture ?

Steve Page : Oui. L'un des problèmes avec l'architecture comme ça, c'est que souvent les gens utilisent beaucoup beaucoup d'énergie fossile pour créer des structures qui ne sont pas très utiles, et qui ne se remboursent pas en matière d'énergie. Et donc même des choses comme des panneaux solaires. Ce ne sont pas de très bonnes idées, ça. Ils ne sont pas très efficaces. Ils produisent rarement autant d'énergie qu'ils prennent pour être faits eux-mêmes.

Ruth Stegassy : Et alors, vous, comment est-ce que vous faites ? Vous ne chauffez pas ?

Steve Page : Avec du bois.

Yvonne Page : Le bois est totalement renouvelable.

Steve Page : La seule source d'énergie pour le chauffage devrait être le bois.

Ruth Stegassy : Dans les endroits où il y a encore beaucoup de bois. Mais c'est vrai qu'on ne peut pas imaginer ça dans des forêts où la déforestation a été très forte.

Steve Page : C'est vrai.

Yvonne Page : Nous avons besoin d'un effort du gouvernement pour mettre en place des programmes de plantation de forêts. Maintenant quand je voyage en train à Paris, à la place des arbres, on a des éoliennes parce qu'il y a trop de vent. Donc ce sont de nouveaux arbres.

Ruth Stegassy : On continue ? On avance ? Ici, vous avez taillé ou pas ? Non ? Alors, on nettoie par contre.

Yvonne Page : Oui, j'aime bien les ronces. J'aime bien travailler dans les ronces. C'est très méditatif.

Ruth Stegassy : Bon, c'est plus pour le plaisir de la méditation que vous coupez les ronces ?

Yvonne Page : Oui, et pour pouvoir circuler un peu aussi. Et pour les mûres !

Ruth Stegassy : Ah !... Et est-ce que vous avez des... Qu'est-ce que vous me montrez là ? Ce sont des bourgeons en train d'éclater. C'est beau.

Steve Page : Oui, ce sont des tilleuls. Juste quand les feuilles sont comme ça, ils sont comestibles.

Ruth Stegassy : Juste au moment où elles sortent.

Steve Page : Oui, parce qu'après elles sont trop... pas très délicates.

Ruth Stegassy : Donc on va croquer des bourgeons ?

Steve Page : Oui.

Ruth Stegassy : Et est-ce que vous trouvez de quoi manger toute l'année dans ce jardin ?

Steve Page : Non, pas du tout. Le but du jardin n'est pas de fournir toute notre nourriture. Juste de fournir autant que possible des choses utiles sans beaucoup travailler pour les obtenir. Les légumes, la nourriture que l'on consomme a une empreinte écologique faible. Le transport de cette nourriture, oui, mais la nature elle-même est une partie très faible de ce qu'on utilise. La plus grande partie de nos efforts ici sont plus pour produire des combustibles, du bois pour cuire, chauffer l'eau et nous chauffer en hiver. Et donc on n'a pas acheté de fuel à part cette bouteille de gaz pour les quinze dernières années. Nous n'avons pas de facture de chauffage. Le reste de notre terrain qui est d'un hectare, un hectare et demi, est véritablement

destiné à faire pousser du bois. Cette partie du pré fait un demi hectare. Et une moitié a été laissée en jachère sans intervention d'aucune sorte pendant huit ans. Et la partie au fond que l'on va voir après, a été mise en jachère pendant quinze ans. On n'y a rien fait, sauf simplement conserver les chemins. Vous savez, le problème de l'herbe, c'est que ce n'est pas bon pour l'agriculture. Vous voyez des prés tout autour ici. Ce sont des imitations de prairies, et les prairies sont en fait formées naturellement dans des zones sèches, arides. Regardez par exemple sur la terre, vous voyez des pools, vous voyez des forêts, des prairies, des déserts. Et en fait les prairies sont une façon de produire un écosystème global avec peu de précipitations. La raison pour laquelle l'herbe peut survivre avec peu de précipitations, c'est qu'elle a un matelas de racines très épais. Juste sous la surface du sol. Et en fait ça absorbe toute l'eau des infiltrations. Le sol sous l'herbe est très sec. Et les arbres ont besoin d'eau pour s'établir. Et l'herbe est l'ennemie des arbres parce que les arbres ne peuvent pas avoir d'eau. Lorsque l'eau finit par traverser cet épais matelas d'herbe, il n'y en a plus. Dans un pays comme la France où il y a moins de précipitations, ce qui se produit avec les prés quand il pleut, c'est qu'il y a beaucoup de ruissellement, et cette eau ne pénètre pas le sol. Et toutes cette eau va finalement à la mer. Ça n'a aucune utilité. Le premier problème de la nature, c'est qu'il faut éliminer cette herbe. Ce n'est pas le bon écosystème pour ces précipitations, ici. La façon dont elle le fait, c'est en obstruant la lumière avec des étages successifs de ronces qui excluent toute lumière. Et là, l'herbe meurt. Et à la seconde où l'herbe meurt, l'eau infiltre le sol, la base pluvine, et ce qui se passe à ce moment-là, soudain, il y a des mini-forêts qui sont en place. Ici, on a des ajoncs, qui sont des fixateurs d'azote, et qui améliorent la qualité du sol qui inclut donc de l'azote. Ces ronces sont une sorte de pansement léger. Vous voyez, sur le sol, ça protège du soleil. Et il y a ici énormément de fruits. Il y a des oiseaux, des rongeurs. Il y a beaucoup de vie, ici. Et les gros mammifères sont exclus parce que ce sont les prédateurs des arbres. Les arbres font croître des branches basses pour avoir une sorte de véranda. Donc là c'est bien, on a tué l'herbe, on a plus d'eau. C'est beaucoup plus productif que les prés. On a des kilos et des kilos de ronciers ici. Et tous les arbres croissent. Si on peut aller voir ce qui a été mis en jachère pendant quinze ans on va voir ce qui est arrivé aux ronces.

Ruth Stegassy : Ah, c'est incroyable, il n'y a plus de ronces.

Steve Page : Oui. À la seconde où la canopée se ferme, les ronces disparaissent. Elles deviennent dormantes. Comme ça.

Ruth Stegassy : Ah oui.

Steve Page : Elles attendent la prochaine catastrophe. La tempête.

Ruth Stegassy : En cas de tempête.

Steve Page : La tempête fait tomber des arbres.

Ruth Stegassy : Et ça repousse immédiatement. Et là on est effectivement dans une forêt.

Steve Page : C'est une forêt qui a quinze ans. Voici ce que fournit la nature. Voici un chêne. Un tremble. Châtaignier, noisetier. Cela fournit de l'excellent bois de chauffage. Et là c'est sans taille. J'ai juste commencé à couper des arbres pour notre bois de chauffage.

Ruth Stegassy : Donc vous pouvez récolter maintenant le bois des arbres de cette forêt qui a quinze ans. Et donc, sept ans de plus que la ronceraie qui est juste à côté. C'est ça ?

Steve Page : Oui, exactement.

Ruth Stegassy : En fait, c'est très rapide.

Steve Page : Très rapide.

Steve Page : Les insectes sont à la base de tout cela en terme de vie. Nous essayons d'accueillir autant d'insectes que possible dans le jardin parce qu'ils sont véritablement le fondement de la pollinisation et de la décomposition.

Ruth Stegassy : Ça, ce sont des principes que nous commençons à bien connaître en agriculture biologique, biodynamique. De quelle manière est-ce que joue le travail des insectes dans la permaculture ? Est-ce que c'est la même chose ?

Steve Page : Oui, fondamentalement, oui. C'est la reconnaissance du fait que les insectes font partie intégrante du système. Ils doivent être encouragés, et non éliminés. On passe beaucoup de temps à tenter de les éliminer. En fait, on essaie d'accueillir beaucoup de choses dans le jardin, et même les prétendues maladies.

Ruth Stegassy : Pourquoi ?

Yvonne Page : Pour l'équilibre. Parce que même si ce n'est pas très équilibré au début, à la fin ce n'est pas possible de ne pas s'équilibrer. Donc, si par exemple vous avez un insecte qui mange des haricots, au lieu de les sulfater comme ils disent ici, il faut les laisser. Et peut-être que l'année prochaine les prédateurs de cet insecte vont découvrir que c'est bon dans ce jardin, et qu'il y a beaucoup à manger. Donc il n'y a pas vraiment besoin d'intervenir. Il ne faut pas avoir peur. C'est ça. Parce que beaucoup d'actions sont nées de la peur.

Ruth Stegassy : Sans doute de la peur, mais quand même Yvonne et Steve, c'est dû aussi au fait, vous nous le disiez tout à l'heure, vous ne prenez pas dans ce jardin tout ce dont vous avez besoin pour vous nourrir. C'est vrai que quand ça devient une activité qui est une activité nourricière, est-ce qu'on peut quand même faire de la permaculture ou bien est-ce que c'est le luxe de personnes qui ont un métier par ailleurs, qui peuvent acheter ce dont elles ont besoin ?

Yvonne Page : Oui, mais la permaculture n'est pas que la production de la nourriture. Comme Steve a dit, ça produit notre chauffage. Et déjà, de ne pas avoir une facture pour le chauffage, ça nous permet d'acheter des pommes de terre parce que nous n'avons pas un champ de pommes de terre pour l'année.

Ruth Stegassy : Oui, mais...

Yvonne Page : Ce n'est pas vraiment le but d'être autosuffisant parce que ce n'est pas vraiment impossible mais ce n'est pas tellement désirable.

Ruth Stegassy : Mais la question que je vous posais là, c'est de savoir ce qu'il se passerait si tout le monde passait à la permaculture. Vous ne pourriez plus acheter de pommes de terre.

Yvonne Page : Si parce qu'il y aura des gens qui aimeront cultiver des pommes de terre, tout en utilisant les principes de la permaculture. Comme nous ne sommes pas tous pareils, nous n'avons pas tous les mêmes envies, ou façons de vivre. C'est une question de coopération.

Steve Page : On peut faire du troc contre des fruits, par exemple, pour les pommes de terre. Parce que l'autosuffisance n'est pas très désirable. C'est très isolant.

Yvonne Page : Nous n'avons pas un champ de coton pour nos vêtements.

Steve Page : Quand les gens parlent d'autosuffisance, ils parlent principalement de nourriture, mais comme j'ai dit précédemment la nourriture est une partie très faible de ce que nous faisons. C'est que tout le monde fait. Tout le monde a besoin de transport, de maison, de vêtements, de chauffage. C'est beaucoup plus difficile à fournir dans un monde de faible énergie que la nourriture. La nourriture a toujours été là. C'est facile à faire croître. Mais pour l'instant personne ne fait ou n'obtient de la nourriture. En fait, ce qu'ils font c'est qu'ils mettent plus d'énergie qu'ils n'en retirent. Donc, d'où vient cette énergie ? Cette énergie vient de l'énergie fossile et du tiers-monde.

Ruth Stegassy : Là vous dites deux choses qui me paraissent importantes et je crois que j'aimerais que vous en parliez un peu davantage. C'est d'une part, le fait que la permaculture (vous l'avez dit tout à l'heure mais là on le comprend peut-être mieux) ce n'est pas uniquement de la culture alimentaire mais c'est une façon de concevoir l'ensemble de la production des moyens d'existence, finalement, d'une certaine manière. Et aussi, ce qui est très important me semble-t-il, c'est quand vous dites qu'on ne peut pas s'isoler, qu'on est obligé d'être dans un lien social.

Steve Page : Oui.

Ruth Stegassy : Si ce n'est que la permaculture étant aujourd'hui encore quelque chose de très réduite, très restreinte, très peu connue, comment est-ce que vous vous arrivez à franchir le mur et à quand même établir des relations sociales à partir de votre mode de vie qui est quand même très marginal.

Yvonne Page : Une partie de la permaculture, c'est de coopérer avec les autres. Donc les deux ne sont pas exclusifs. Nous n'avons pas à choisir entre l'un ou l'autre. C'est une direction dans laquelle on regarde. Si on regarde dans une direction de travail industriel, la permaculture est une autre direction. Donc si on a cette idée dans la tête, on voit tout d'une façon différente.

Ruth Stegassy : C'est un changement de perspective.

Yvonne Page : Oui, c'est ça.

Ruth Stegassy : En fait, ce qui est assez fascinant quand on vous écoute, c'est votre façon de décrire le monde, et la vie ressemble beaucoup au système végétal lui-même, qui travaille énormément sur la coopération, sur le fait que certaines plantes préparent le terrain pour d'autres, etc. Alors qu'on a tellement tendance à mettre en avant la concurrence, la compétition.

Yvonne Page : Oui, tout à fait. Oui, c'est exactement ça. Ce n'est pas une question de concurrence, alors que le monde actuel est basé sur la concurrence. Mais en fait, quand vous dites que les plantes vivent ensemble, elles ne se tuent pas. Ce n'est pas le but.

Ruth Stegassy : Parce que même quand elles disparaissent, elles restent en dormant. Elles sont toujours là.

Yvonne Page : Oui.

Steve Page : C'est la danse de la vie.

Yvonne Page : Mais nous sommes la nature. Nous ne sommes pas à part de la nature. À mon avis c'est une erreur un peu fatale, ou dangereuse de nous regarder comme à part de la nature au lieu d'une part.

Ruth Stegassy : Mais ici, par exemple, Steve Page. Là, on est dans une extension sur laquelle vous avez encore très peu travaillée. Donc on voit un énorme tas de ronces surmonté par des fougères auxquelles vous ne touchez pas et que vous ne toucherez pas. Vous venez de nous expliquer que c'était un excellent moyen de ramener l'eau vers la surface et de tuer l'herbe. Mais est-ce que vous allez planter directement dans ce tas, ou bien est-ce que vous allez éclaircir ?

Steve Page : Non, on ne va pas l'éclaircir du tout. Ce que j'ai fait ici, les fougères et des ronces comme ça, sont des indicateurs d'un sol très pauvre. Ce sol a été utilisé pour faire grandir des arbres de Noël. Donc c'est un sol très pauvre. C'est très sec. Il n'y a quasiment rien dedans. Les fougères sont un genre de phosphate. C'est une base de vie. Donc ça croît et ça accroît les phosphates dans le sol. On a creusé aussi quelques fosses, des tranchées selon la ligne de contour. Et quand la pluie ruisselle des prés, ces tranchées capturent l'eau de pluie. En raison de leur niveau, l'eau ne s'échappe pas et rentre lentement dans le sol. Donc c'est très à l'avance des plantations. On accroît ici la capacité du sol à stocker de l'eau. Ce qui est très important. Cela se produit simplement parce qu'on a creusé ces tranchées. Et chaque année ça devient de plus en plus humide.

Ruth Stegassy : Une fois encore ça demande observation et connaissance.

Steve Page : C'est exact. Ça crée également une sorte de forme dans le paysage. Le côté le plus élevé est sec et le côté le plus bas est humide. Donc un côté est idéal pour les arbres fruitiers qui n'aiment pas le sol trop humide. Et le côté le plus bas, le

plus humide est très bon pour les baies. Parce que les baies aiment beaucoup l'eau. Et en faisant quelque chose de très simple qui représente une demi-journée de travail dans le paysage, nous nous assurons des récoltes futures. Et ça, c'est une terre sûre. Elle ne s'érode pas. Voyez. Regardez tout le terrain autour perd de sa fertilité. Alors que là ici la fertilité croît. Et c'est très inhabituel. On ne le voit jamais. Peut-être dans quelques jardins. Voilà, ça a l'air d'un vrai bazar, tout le monde a horreur de ça, mais c'est tellement productif.

Ruth Stegassy : Ce qui est amusant, ce que vous continuez, à chaque fois qu'on arrive devant pan du jardin, à me dire que ça a l'air d'un véritable bazar, comme si votre œil ne s'était pas habitué quand même à ce type de paysage.

Steve Page : C'est vrai. Mais en fait, regardez, c'est comme ça que ça devrait avoir l'air si on le laisse faire.

Ruth Stegassy : Il faudrait presque se forcer à laisser faire la nature, tant on a envie d'organiser, de ranger, de nettoyer.

Steve Page : Je crois qu'il y a une place pour tout. En permaculture, si vous voulez élaguer, être très propre, très net, ça va, ça marche. Mais cette notion de propreté est l'ennemi de la nature. La nature n'est pas nette.

Yvonne Page : Le problème est que si on a du pétrole, c'est trop facile de nettoyer une grande surface. Si on fait tout à la main, forcément, c'est beaucoup plus long.

Ruth Stegassy : On en fait beaucoup moins.

Yvonne Page : On en fait beaucoup moins. On est moins dangereux.

Steve Page : En fait, le pétrole, c'est très puissant. Quand on pense qu'un litre de pétrole peut emmener un bus avec quinze personnes et leurs bagages et tout ça, et monter dix kilomètres en montagne, imaginez la quantité d'énergie qu'il y a dans un petit jerrican de pétrole. Imaginez l'énergie nécessaire pour le même travail. Nourrir tous ces gens et les animaux nécessaires. Vous voyez, le pétrole c'est une catégorie complètement différente. Nous sommes habitués à avoir toute cette énergie disponible, et on l'utilise pour des usages très banaux. Dès que cette énergie va disparaître, ils disent qu'on a le nucléaire mais en fait on ne peut pas construire et faire tourner une centrale nucléaire sans pétrole. On ne peut pas la garder, la suivre. Donc toute l'économie, toute façon dont on fait les choses est basée sur une ressource qui va tôt ou tard disparaître, s'assécher. Et le plus rapidement on met en place ce type de système-là, le plus rapidement on aura à manger. L'autre chose intéressante au sujet de la consommation d'énergie, c'est que si on superpose un graphique de la population mondiale sur un graphique de l'énergie mondiale, c'est la même chose. Donc la population mondiale est entièrement dépendante de l'énergie disponible qui est utilisée. Et lorsque l'énergie va décroître, la population va décroître également. L'éthique, c'est la règle du jeu. Cela dépend de nous si on joue le jeu ou non. Mais ça, ce sont les règles. Et les règles, c'est prendre soin de la Terre, des humains, et l'équité.

Ruth Stegassy : Il y a autre chose que vous aimez bien dire, Steve Page, c'est : « Le problème est la solution. »

Steve Page : Oui, c'est cela. Diviser les choses entre problèmes et solution, ce n'est pas une bonne manière de réfléchir. Il faut voir les avantages des situations plutôt que les désavantages. C'est simplement ça. Toute chose est un don. Même les problèmes. La permaculture elle-même est considérée comme une réponse à un problème de la dégradation du paysage en ferme industrielle. On pourrait dire que la permaculture est née d'un problème. Quand on y pense, c'est toujours le cas. Chaque fois que quelque chose va dans une direction, va trop loin dans un sens, il y a quelque chose d'autre qui apparaît pour l'équilibrer. On peut l'observer dans la nature.

Ruth Stegassy : Il y a quelque chose aussi qui m'a frappée quand j'ai commencé à m'intéresser à la permaculture, c'est le fait qu'en Australie et au Japon, pratiquement dans les mêmes années, deux hommes qui ne s'étaient jamais rencontrés, aient eu la même idée, qu'on appelle la permaculture. D'un côté Fukuoka, Bill Mollison de l'autre.

Steve Page : Oui, c'est ça n'est-ce pas. Vous venez d'expliquer ce que moi j'essaie d'expliquer, et qui est que Fukuoka a développé ses fermes en réponse à ce qu'il considérait être une industrialisation de la culture du riz au Japon, et Mollison a fait exactement la même chose. Donc ce n'est pas surprenant que ces choses apparaissent dans diverses parties de la planète en même temps. Ce n'est pas surprenant.

Ruth Stegassy : Vous pourrez télécharger cette émission avec Steve et Yvonne Page pendant une semaine sur notre site france-culture.com. Vous pourrez également consulter notre revue de web hebdomadaire, et même réécouter les émissions des deux mois précédents. Pour avoir une bibliographie, il est également possible de nous téléphoner au 01.56.40.36.72 ou encore de nous écrire à « Terre à terre » France Culture, 116 avenue du Président Kennedy, 75220 Paris Cedex 16. La semaine prochaine, c'est Phyto Bar à nouveau. Jeudi 3 mai à 19 heures nous fêterons la nature. Le Phyto Bar, 47 boulevard Saint-Germain à Maubert Mutualité. Vous êtes les bienvenus. « Terre à terre » vous est proposée par Ruth Stégassy. Préparation, documentation, Laurence Jennepin, Anne Gouzon, mixage, Philippe Merchère, réalisation Olivier Bétard. Bonne semaine à tous.